

## Isotopies et fonds sémantiques

Régis Missire  
Université Toulouse-Jean Jaurès

Texte préalablement paru dans

Antonino Bondi et David Piotrowski  
*Le thème perceptif et expressif. Entre linguistique, sémiotique et philosophie*,  
CNRS éditions 2022.

*Résumé.* — Nous considérons ici la thématique de la *perception sémantique* telle qu'elle a été illustrée depuis plus de vingt cinq ans dans divers travaux de sémantique linguistique pour lesquels le langage, parallèlement à la possibilité qu'il offre aux locuteurs de formuler des compte rendus de perception anté-linguistique et aux traces qu'il conserve de ces percepts dans ses régularités grammaticales, doit être également envisagé en tant qu'il a lui-même à être perçu sur les plans du signifiant et du signifié. Si les recherches menées jusqu'à présent ont majoritairement privilégié l'élaboration du concept de *forme sémantique*, l'étude qui suit se propose de contribuer à un approfondissement de la connaissance des *fonds sémantiques* en retravaillant dans cette perspective le concept d'*isotopie*.

*Mots-clés* : perception sémantique, forme sémantique, fonds sémantiques, isotopie, champ thématique, Gestalt

*Abstract.* — We consider the theme of the *semantic perception* as it has been illustrated for over twenty-five years in various works of linguistic semantics, for which language, alongside the possibility it offers speakers of formulating accounts of ante-linguistic perception and the traces it preserves of these percepts in its grammatical regularities, must also be considered insofar as it itself has to be perceived on the levels of signifier and signified. Most research to date has focused on the development of the concept of *semantic form*. The following study aims to contribute to a deeper understanding of *semantic grounds* by reworking the concept of semantic isotopy.

*Keywords* : semantic perception, semantic forms, semantic grounds, isotopy, thematic field, Gestalt

Nous considérerons ici le thème perceptif tel qu'il a été illustré depuis plus de vingt cinq ans dans divers travaux de sémantique linguistique pour lesquels le langage, parallèlement à la possibilité qu'il offre aux locuteurs de formuler des compte rendus de perception anté-linguistique et aux traces qu'il conserve de ces percepts dans ses régularités grammaticales, doit être également envisagé en tant qu'il a lui-même à être perçu sur les plans du signifiant et du signifié. Les auteurs<sup>1</sup> qui ont défendu une telle approche ont ainsi retravaillé les principes d'organisation du champ perceptif mis au jour par les psychologues de la Gestalt en les adaptant à la description du signifié linguistique. De manière très générale, la construction du sens dans ces cadres théoriques peut être appréhendée, plutôt que sur le modèle d'un calcul opérant à partir d'unités de format logico-grammatical, sur celui, plus fondamental d'une *perception sémantique*, une perception de formes sémantiques qui a justifié la qualification de "morphosémantique" pour caractériser ces approches. En dépit des différences dans la réappropriation de l'héritage gestaltiste et les manières de faire fonctionner son heuristique en sémantique, ces travaux partagent au moins les traits génériques suivants :

(i) Critique du compositionnalisme d'ascendance frégéenne, et plus généralement de la conception logico-symbolique implicite dans les théories logico-grammaticales en linguistique.

(ii) Mise en avant d'une détermination multilatérale global/local invitant à ressaisir l'*unité* comme un *effet* d'unité.

(iii) Cette attention portée à l'effet entendu comme une *stabilisation* plus ou moins avancée ouvre sur une thématique du *procès de construction du sens*, qui peut trouver à se théoriser, encore très variablement à ce niveau, dans des conceptions de type critique, phénoménologique, herméneutique-interprétative, voire des compositions des trois.

(iv) Une indétermination foncière entre phases de constitution « noétiques » et corrélats « noématiques » plus ou moins stabilisé<sup>2</sup>.

(v) Donc, un rôle fondamental attribué au concept de *champ* (thématique, interprétatif, perceptif), compris comme couplage d'une instance interprétative-perceptive et d'une extériorité en cours de constitution, et au sein duquel on essayera de ressaisir les points mentionnés. On comprend alors que « En principe, tout devrait commencer par une théorie du champ, de façon à ce qu'aucune unité ni aucune dimension de repérage n'émerge, si ce n'est au sein d'une dynamique globale où elles se délimitent et se qualifient les unes les autres. »<sup>3</sup> En suivant Cadiot & Visetti (2001), on peut retenir les principes généraux suivants qui devraient régir l'organisation d'un tel champ dans une théorie conforme à une problématisation de type gestaltiste :

1— Rapport tous/parties : synthèse par détermination réciproque de toutes les dimensions du champ concerné.

2— Modulation continue des formes en même temps que délimitation par discontinuités.

3— Présence d'un substrat *continu* : il s'agit d'une condition essentielle, notamment pour toute discrétisation, qui en est constitutivement tributaire.

<sup>1</sup> Pour n'en mentionner que quelques uns cf. Rastier (1989), (1991), (2003) ; Rosenthal & Visetti (1999) ; Cadiot & Visetti (2001) ; Visetti & Cadiot (2006) ; Missire (2013), (2014).

<sup>2</sup> Cf. par exemple : « Les textes présentent des contours de formes que l'interprétation a pour objectif de reconnaître et de parcourir, l'identification et le parcours restant d'ailleurs indissociables. » (Rastier, 2003a, p.100) ; ou encore : « une reprise non critique de la distinction husserlienne entre *noèse* et *noème* induit précisément ce type de séparation radicale entre l'activité de thématization (dotée de la réalité et de l'effectivité d'un acte psychologique singulier) et la thématique (non réelle, idéale, absolument reproductible, voire éternelle). » Visetti, 2004 (note 20).

<sup>3</sup> Cadiot et Visetti, 2001, p. 52.

- 4— Organisation par figures (formes) se détachant sur un fond.
- 5— Caractère transposable des formes.
- 6— Temps de constitution interne à la forme (intégration, stabilisation, présentation par enchaînement d'esquisses), impliquant une structure non ponctuelle du *Présent*, abritant la manifestation changeante de la forme (donc un Présent 'épais').<sup>4</sup>

Principes qui détaillent le cadre où devrait pouvoir être satisfaite l'exigence suivante :

À partir du moment où, conformément aux conceptions continuistes et anti-élémentaristes de la *Gestalt-théorie*, on ne part pas de répertoires discrets de primitives et opérateurs, la formation des unités doit découler de la structure du champ global qui est la base de toutes les constructions. Intuitivement, une unité devrait être définie, ou du moins apparaître dans le champ comme une région relativement stable, cohérente, résistante, saillante, etc. en un sens que le modèle a justement pour tâche de spécifier pour le domaine considéré.<sup>5</sup>

Les recherches menées jusqu'à présent ont majoritairement privilégié l'élaboration du concept de *forme sémantique*, la nature non-perçue et non structurée des fonds les subtilisant à une description qui, dès lors qu'elle thématise une grandeur pour la caractériser, la fait accéder à un statut de forme. Par exemple, dans la conception morphosémantique élaborée par Rastier, alors que les formes sont décrites comme des molécules sémiques, les fonds sémantiques sont identifiés aux isotopies, sans que cette transposition dans un nouveau cadre problématique du concept d'isotopie n'accroisse notre connaissance des fonds : là où les acquis de la gestalt jouent à plein régime pour décrire les *transpositions, sommation, diffusion, transformation* des formes sémantiques (Rastier, 2003), on en est resté pour les fonds à l'équivalence initiale : fonds sémantiques = isotopies.

L'étude qui suit se propose ainsi de contribuer à un approfondissement de la connaissance des fonds sémantiques en explorant les investissements que l'on peut faire dans le cadre d'une théorie sémantique des principes 2 et 3 présentés *supra*, ce qui nous amène à reposer la question de la relation entre continu et discontinu en sémantique. Nous procédons en 4 temps :

1. Nous revenons tout d'abord, en suivant de près Salanskis (1996), sur les différentes modalités selon lesquelles la question du continu a été mobilisée en sémantique linguistique.

2. Nous faisons ensuite retour sur le concept d'isotopie tel qu'il a été développé au sein de la sémantique structurale, en montrant les affinités entre les concepts de fond et d'isotopie. Le second ayant cependant été élaboré dans un cadre épistémologique « discontinuiste » qui rend difficile sa reprise dans un cadre perceptiviste, nous examinerons quelques aspects de cette tension dans l'examen du concept d'isotopie *spécifique*.

3. Nous argumentons alors que l'isotopie spécifique ne doit pas seulement se comprendre comme un principe de continuation du champ, mais également comme un frayage entre zones non connexes du diasystème linguistique, zones qui resteraient imperméables les unes aux autres s'il n'y avait *entre* elles un principe essentiel de continuation.

4. Nous essayons enfin d'évaluer plus avant l'analogie entre isotopie et « substrat continu nécessaire à toute discrétisation » (principe 4). Plus précisément, nous discutons l'idée selon laquelle les valeurs sémiques prises par une isotopie spécifique dans les différents moments d'un parcours interprétatif devraient être identiques, en proposant de considérer les sèmes comme des « discontinuités » locales du substrat isotopique dont la variété traduit l'hétérogénéité interne de l'isotopie.

<sup>4</sup> Cadiot et Visetti, 2001, p. 53. Nous avons ajouté la numérotation et changé l'ordre des points.

<sup>5</sup> Cadiot et Visetti, 2001, p. 59.

## 1. Continuités sémantiques

*Lexèmes, énoncés, phonèmes, sèmes, catégories,...* la langue semble s'offrir d'abord comme le lieu d'une discrétion inexpugnable où « une théorisation continue apparaît comme *a priori* maximale improbable »<sup>6</sup>. Favorisée cependant par l'intégration progressive des problématiques cognitives, ces trente dernières années ont vu une accentuation régulière du thème continuiste en linguistique et en sémantique, dans des directions certes diverses. Enregistrant et inventoriant les modalités de cette évolution, Salanskis (1996) propose d'identifier trois formes d'introduction du thème continuiste, qui sont autant de *légitimations* du continu par rapport au domaine linguistique : *l'entrée perceptive*, *le dynamisme cognitif*, et *le continu du sens*.

(i) *L'entrée perceptive* : dès lors que l'activité cognitive est considérée se mettre en relation avec le monde et que le langage est vu comme une modalité privilégiée de cette mise en relation, se posent les problèmes de congruence entre le format directement continu de la description *physique* de l'environnement, et le format « symbolique », donc discret, du langage. C'est par exemple le problème de la *transduction* évoqué par Pylyshyn ou celui de la perception catégorielle, modélisée par Petitot en phonologie dans le cadre de la théorie des catastrophes<sup>7</sup>. Dans cette manière de formuler les problèmes cependant

Le continu n'intervient que parce qu'il intervient dans la modélisation physique, il n'y a aucun motif *proprement linguistique* de le faire comparaître. L'idée est simplement qu'il y a une préparation de toute activité cognitive linguistique dans la transduction, et que la transduction par définition commence dans un univers conventionnellement modélisé par le continu.<sup>8</sup>

(ii) *Le dynamisme cognitif* : si on conçoit la pensée comme un processus dans le temps, certains états stables, les « contenus de pensée », peuvent être représentés par les attracteurs d'un système dynamique, comme dans les modélisations connexionnistes. Cette conception du dynamisme cognitif comprise sur le modèle d'un processus de stabilisation temporelle est même antérieure au connexionnisme, et on la rencontre par exemple dans le localisme catastrophiste de Thom<sup>9</sup>. Mais dans ce cas également, la dimension linguistique reste secondaire :

Le continu perceptif demeurerait extérieur au champ symbolique de la langue pour des raisons essentielles, en tant que continu de ce qui fait face à la langue, de ce à quoi elle réfère. Le continu dynamique demeure en un sens extérieur au même degré, dans la mesure où il affecte l'intérieur de notre possession du sens ou de la performance de sa mobilisation, de son actualisation, et non pas le plan même où le sens se manifeste, le plan linguistique.<sup>10</sup>

---

<sup>6</sup> Salanskis, 1996.

<sup>7</sup> Petitot, 1985.

<sup>8</sup> Salanskis, 1996.

<sup>9</sup> Cf. par exemple *Topologie et linguistique*, l'article le plus complet sur les *morphologies archétypes* : « l'espace des excitations neuroniques est un cube In de dimensions énormes, et l'évolution de l'état psychique y est décrite par un champ de vecteurs X, variant lentement avec le temps ; un état psychique instantané, une idée, est décrite par un attracteur A structurellement stable de X, qui subsiste isomorphiquement à lui-même pour une petite variation du temps. » (Thom, 1980, p. 196).

<sup>10</sup> Salanskis, 1996.

(iii) *Un continu du sens* : s'il y avait alors une légitimation authentiquement sémantique du continu, elle pourrait se situer du côté de l'hypothèse d'un *continu du sens*. C'est ici la *variabilité in(dé)finie* d'une dimension propre du sens qui peut être alléguée, quoique de façon encore assez diverse : Salanskis mentionne la théorie de la variation paraphrastique chez Victorri, le modèle topologico-géométrique du profilage de Langacker (et dans ce cas le continu du sens se gage en définitive sur le modèle du continu spatial), ou encore, de façon plus surprenante, la potentialisation infinie des effets de sens liée à la variabilité « pragmatique » ou « situationnelle » (et c'est alors davantage le thème herméneutique que phénoménologique qui est mobilisé).

Sur ce versant du continu du sens, on complétera en signalant également d'autres travaux importants en sémantique :

- Les contributions de Petitot à ce qu'il appelle un *structuralisme formel*<sup>11</sup>, et qui vont dans le sens d'une schématisation des concepts catégoriels du structuralisme dans le cadre de la théorie des catastrophes. Outre la schématisation des relations actanciennes dans le prolongement des propositions de Thom, mentionnons celles, fondamentales pour la sémantique, des oppositions privatives et polaires avec les catastrophes *pli* (bifurcation) et *fronce* (bifurcation et conflit).

- Les propositions de Piotrowski<sup>12</sup> qui visent à concilier théorie saussurienne du signe et principe de recevabilité comme détermination dynamique des unités de langue. Cet auteur a notamment proposé une schématisation des oppositions *intensif/extensif* et *générique/spécifique* avec la singularité de la fronce.

- Dans une perspective onomasiologique, la modélisation morphodynamique de l'évolution diachronique du taxème proposée par Rastier<sup>13</sup>.

- Extérieures à la modélisation morphodynamique, mais entretenant avec elle un dialogue, les propositions de *sémiotique tensive* formulées de longue date par Zilberberg<sup>14</sup>.

Ces trois légitimités du continu par rapport au linguistique sont-elles récupérables dans le cadre de la théorie du champ thématique esquissée en introduction ? Pour éclairantes et justifiées qu'elles soient, ces distinctions prolongent cependant les couples de ruptures que l'hypothèse de la perception sémantique amène à ajourner : par exemple, la séparation entre activité cognitive et objectivité continue du monde physique reconduit d'une certaine manière l'opposition *noèse/noème*, alors que la perspective morphosémantique souligne la difficulté de distinguer *construction* de formes et *parcours* de formes. De même, la distinction entre *continu du sens* et *entrée perceptive* enraye d'entrée de jeu l'heuristique que pourrait produire le principe de la perception sémantique.

D'un autre côté, il faut se demander à quel titre le continu intervient au sein même des théorisations ménageant une place pour un « continu du sens ». Dans la plupart des cadres théoriques évoqués, le continu semble en fait principalement requis au titre *conditionnel* : on secondarise, au moins provisoirement l'*a priori* discret dans lequel semblent données les grandeurs sémantiques, voire linguistiques, afin de les ressaisir comme l'aboutissement d'un processus de discrétisation qui suppose la *discontinuation* (différenciation) opérée sur un substrat continu (et les modèles morphodynamiques permettent justement d'expliquer l'émergence de discontinuités dans un espace substrat dont certaines dimensions de variations jouent comme espace de

---

<sup>11</sup> 1985 et 1992a (chapitre VII : *Structuralisme formel. Morphodynamique des structures sémio-narratives*).

<sup>12</sup> Piotrowski, 1997, pp. 167-239.

<sup>13</sup> Rastier, 2003b.

<sup>14</sup> Zilberberg, 1985, 2002.

contrôle). Mais ce faisant on perpétue l'idée, partagée par la phénoménologie husserlienne et un certain structuralisme sémantique<sup>15</sup>, que l'*intégralité* de ce qui est perçu est solidaire de discontinuités, le continu s'absentant de la perception en s'acquittant de sa contribution à la morphogenèse. Bref, ces modélisations apparaissent encore trop comme un renouvellement de l'opposition forme/substance, et insuffisamment comme une problématisation du couple forme/fond. Car ce que l'on s'interdit alors de décrire, c'est la contribution *présente* des fonds à l'identité et à la continuité du champ thématique. Et la difficulté est effectivement de parvenir à saisir les modalités de cette contribution, qui est par définition indéfinie, encore peu différenciée, mais pourtant indispensable :

L'oubli des fonds est aussi l'oubli d'une certaine forme de *présence paradoxale*, vague et relativement indéterminée sans doute, mais contribuant fortement au sentiment de continuité et de stabilité perceptive, à la couleur générique du paysage perceptif, et par là à la détermination des contrastes significatifs (...) Oublier les fonds, c'est se préparer à négliger *l'actualité de l'instable ou de l'indéterminé* (c'est-à-dire de ce qui est, quoique présent, encore à déterminer et à répartir, suivant certaines lignes déjà esquissées). Un principe fondamental de cohérence et de continuité — perceptive, sémantique, thématique — est alors perdu : le temps éclate en segments isolés, dont chacun abrite des formes uniformément segmentées et stabilisées ; et seuls des procédés devenus *de ce fait* extérieurs à la théorie des formes (associations, inférence) peuvent alors rétablir la continuité perdue.<sup>16</sup>

Sans négliger les suggestions précieuses des modélisations morphodynamiques pour le problème du continu en sémantique, on estime alors nécessaire de se pourvoir, en renfort, d'un continu qui se comprenne également comme un principe général de *continuation* temporelle et thématique du champ. Dans le cadre de la morphosémantique, la théorie de l'isotopie est le lieu où cette question trouve à se poser<sup>17</sup>.

## 2. Retour sur le concept d'isotopie sémantique

Depuis son apparition chez Greimas (1966), le concept d' isotopie a donné lieu à une littérature abondante et à de vifs débats, qui se sont apaisés après la publication de Rastier (1987). L'essentiel des discussions portait sur la *nature* (classèmes, sèmes nucléaires, phèmes, phonèmes ?) et le *statut* (manifestes ou non-manifestes ?) d'*unités* dont la *répétition* (redondance, itération,

---

<sup>15</sup> Cf. *infra*. L'exposition du concept de discontinuité qualitative dans la troisième recherche logique d'Husserl, que l'on pourra mettre en parallèle avec l'un des « axiomes » de la sémantique greimassienne : « La seule façon d'aborder, à l'heure actuelle, le problème de la signification consiste à affirmer l'existence de discontinuités, sur le plan de la perception, et celle d'écartés différentiels (ainsi Lévi-Strauss), créateurs de signification, sans se préoccuper de la nature des différences perçues ». (Greimas, 1966, p.18).

<sup>16</sup> Cadiot et Visetti, 2001, pp. 58-59.

<sup>17</sup> Il faut compléter en soulignant qu'en deçà de l'application ponctuelle, par exemple à des fins d'implantation informatique (cf. Victorri et Fuchs 1996), la schématisation morphodynamique trouve sa justification dans une perspective transcendantale kantienne : on *schématise* des catégories, et les mêmes mathématiques qui ont permis la schématisation permettent de *modéliser* des phénomènes. Mais c'est supposer la phase « conceptuelle-descriptive » de la théorie aboutie. Or, il semble qu'en l'espèce on soit encore loin du compte (il n'est que de voir les discussions possibles autour du lieu où assigner la catégorie *différence*). De fait, les modélisations *mathématiques* possibles, en sémantique textuelle en particulier, paraissent encore bien lointaines : pour nous, l'excès de ce qui est donné dans la *perception sémantique* sur ce qui est censé le conditionner est encore suffisamment important pour justifier un atermolement de la question de la schématisation.

récurrence ?) le long de la chaîne syntagmatique (ou bien également paradigmatique ?) définissait l'isotopie, ainsi que sur la nature de leur *relation* (articulation, hiérarchie, dominance)<sup>18</sup>.

Avant de revenir sur les enjeux définitionnels du concept, on s'intéressera à la *fonction* qui lui a été conférée dans les travaux ayant contribué à son élaboration : en somme, que demandait-on à l'isotopie ?

### 2.1. Fonctions de l'isotopie

On relève tout d'abord, logiquement, que la première occurrence du mot est fonctionnellement motivée :

(...) nous aurons à montrer qu'une telle conception des classèmes, caractérisés par leur itérativité, peut avoir une valeur explicative certaine, ne serait-ce qu'en faisant mieux comprendre le concept encore très vague et pourtant nécessaire de *totalité de signification*, postulé à un message ou à une lexie au sens hjelmslevien. ... nous essayerons de montrer, grâce à ce concept d'isotopie, comment les textes entiers se trouvent situés à des niveaux sémantiques homogènes (...)<sup>19</sup>

Outre l'*itérativité*, définitoire, on retient les valeurs fonctionnelles ('faisant mieux comprendre', 'grâce à ce concept') *totalité de signification* et *homogénéité sémantique*. On retrouve ces valeurs dans la définition plus explicite proposée dans le chapitre *L'isotopie du discours* :

(...) c'est la *permanence* d'une base classématique hiérarchisée, qui permet, grâce à l'ouverture des paradigmes que sont les catégories classématiques, les variations des unités de manifestation, variations qui, au lieu de détruire l'isotopie, ne font au contraire que la confirmer.<sup>20</sup>

dans lequel la *permanence* semble synonyme de *totalité de signification* et *homogénéité*, à cette différence près que dans la première définition ce dernier couple est une conquête permise par l'isotopie, dans la seconde une possibilité de la variation. *Permanence*, *homogénéité*, *totalité* partagent des affinités avec la notion de *continuité*, et on trouve d'ailleurs des occurrences du terme chez Greimas :

Étant donné que ces unités non syntaxiques « paragraphes, passages, chapitres » n'en restent pas moins des unités du contenu on est en droit de se demander si l'investigation sémantique ne peut pas apporter d'autres éléments d'appréciation permettant la reconnaissance des *continuités isotopes*.<sup>21</sup>

Klinkenberg : « Il est piquant de noter que, au lieu de définir directement la *continuité isotopique* (...) »<sup>22</sup>, Pottier : « Le discours se déroule normalement avec une certaine *continuité thématique* (isotopie) »<sup>23</sup>, « continuité sémantique à travers une séquence (reflétant une cohérence) »<sup>24</sup>.

---

<sup>18</sup> Pour une introduction au corpus du débat, cf. Greimas (1966), Greimas (1970), Rastier (1972), (1981), Arrivé (1973) et (1981), Klinkenberg (1973), Groupe Mu (1974), Kerbrat-Orecchioni (1976), Gelas (1976). Pour une synthèse, cf. Rastier (1996 (1987)). Nous ne reviendrons ici qu'incidemment sur certains de ces problèmes.

<sup>19</sup> Greimas, 1966, p. 53.

<sup>20</sup> Greimas, 1966, p. 96.

<sup>21</sup> Greimas, 1966, p. 72. Nous soulignons.

<sup>22</sup> Klinkenberg, 1973, p. 285.

<sup>23</sup> Pottier, 1974, p. 36.

Cette dernière mention nous montre la *continuité* affine à une autre fonctionnalité conférée à l'isotopie : établir la *cohérence* du texte : « ce qui est recherché avec le concept d'isotopie n'est rien d'autre que la possibilité d'établir une *cohérence textuelle* »<sup>25</sup> ; « On saisit d'emblée l'importance de ce concept pour l'analyse du discours puisque celui-ci se définirait non seulement par des règles logiques d'enchaînement des séquences, mais aussi par une *cohérence sémantique* encore à décrire. »<sup>26</sup>

*Totalité de signification, homogénéité, permanence, continuité, cohésion, cohérence à décrire* : s'il est une qualité de l'isotopie qui semble avoir fait consensus, c'est selon toute apparence celle-là même que l'on demande aux *fonds* de nous procurer. Bien sûr, le cadre théorique était alors autre, et le thème continuiste n'était pas problématisé dans ces termes. Convenons cependant de *continuité* comme archilèxème pour désigner cet ensemble.

## 2.2. Définitions de l'isotopie

Et revenons à la définition de l'isotopie proposée par Rastier :

Effet de la récurrence syntagmatique d'un même sème. Les relations d'identités entre les occurrences du sème isotopant induisent des relations d'équivalence entre les sémèmes qui les incluent.<sup>27</sup>

Le sème se définit quant à lui comme :

Élément d'un sémème, défini comme l'extrémité d'une relation fonctionnelle binaire entre sémèmes.<sup>28</sup>

La récurrence d'un élément produit un *effet* qui semble équivalent à ce que nous avons désigné avec l'archilèxème *continuité*. Il faut relever ici la conversion qualitative qui s'opère dans le passage de la discontinuité locale (le sème) à la continuité globale (l'isotopie) par l'effet d'un opérateur qui reste quantitatif (la récurrence). On pourra voir dans cette conversion une forme de

l'instabilité fondamentale du Continu et du Discret dans leur interdépendance même, et entre eux un conflit de priorité que les mathématiques remettent constamment en scène : savoir qui des deux engendrera l'autre (...) Le discret n'est-il qu'un effet de discrétisation au sein d'un modèle préalable du continu ? Ou bien à l'inverse, le continu n'est-il qu'un effet de la densification du discret, de son excès sur tout moyen de calcul effectif ?<sup>29</sup>

Si la dépendance logique du concept d'isotopie à l'égard de celui de sème semble inviter à situer la sémantique interprétative comme une théorie optant pour la deuxième solution, convenons pourtant qu'il est sans doute excessif d'envisager une densification telle qu'elle excéderait tout moyen de calcul. On voit se rejouer ici le débat entre élémentarisme et holisme gestaltiste, dans une tension qui est d'ailleurs lisible dès l'introduction de Rastier (1996 (1987)) :

---

<sup>24</sup> Ibid, p. 326.

<sup>25</sup> Gelas, 1976, p. 38. Nous soulignons.

<sup>26</sup> Klinkenberg, 1973, p. 285.

<sup>27</sup> Rastier, 1996 (1987), p. 276. La définition est la même dans Rastier 2001.

<sup>28</sup> Ibid, p. 277.

<sup>29</sup> Visetti, 2004.

En admettant que le lecteur opère à partir d'unités sémantiques, nous avons cherché à construire une théorie sémantique capable de définir ces unités et de décrire systématiquement leurs relations.<sup>30</sup>

et trois pages plus loin :

En général, on considère l'isotopie comme une forme remarquable de combinatoire sémique, un effet de la combinaison des sèmes. Ici au contraire, où l'on procède paradoxalement à partir du texte pour aller vers ses éléments, l'isotopie apparaît comme un principe régulateur fondamental. *Ce n'est pas la récurrence de sèmes déjà donnés qui constitue l'isotopie, mais à l'inverse la présomption d'isotopie qui permet d'actualiser des sèmes, voire les sèmes.*<sup>31</sup>

Dans ce dernier cas, la détermination est bien inversée, au point d'ailleurs que l'essentiel semble résider dans la *présomption d'isotopie* d'une part, dans les sèmes d'autre part, l'isotopie enregistrant la relation entre les deux. Et de fait la conception morphosémantique promeut résolument cette dernière conception de l'isotopie. Nous le montrons ci-dessous concernant deux aspects de la question : *l'isotopie comme continuation du champ* (3.1.), et le problème de la *variation interne de l'isotopie* (3.2.).

### 3. Isotopie et champ thématique

Si, par l'identité qui nous permet de la nommer, l'isotopie est un principe de continuité sémantique, elle manifeste également, dès lors que l'interprétation s'inscrit dans le temps, un certain mode de la durée. Par analogie, on peut rappeler les exemples gestaltistes du corps mobile et de la mélodie, repris par Gurwitsch (1957) :

De même que le corps mobile doit être conçu comme *passant par* ses diverses positions, de même il faut dire que la mélodie passe par chacune de ses notes en nous imposant intrinsèquement, tant qu'elle n'est pas terminée, une exigence de continuation qui demande à être satisfaite suivant certaines tendances établies le long d'un processus dynamique global.<sup>32</sup>

Si c'est donner là une importance centrale à la *présomption d'isotopie*, et corrélativement mettre entre parenthèses la définition par récurrence de sèmes, cette continuité temporelle nous est également nécessaire pour comprendre en quoi un texte n'est pas seulement la concrétisation de zones d'un diasystème linguistique, zones qui resteraient imperméables les unes aux autres s'il n'y avait *entre* elles un principe essentiel de continuation, sans lequel on ne s'expliquerait pas leur jeu, leurs déplacements, leurs éventuelles homologations, bref sans lequel c'est le changement même qui resterait énigmatique. Car si le système de la langue nous permet de comprendre l'enfant disant « il faut que je prenne mon médicament » ou la motivation du syntagme « accueil brûlant », il ne pourrait à lui seul nous expliquer pourquoi Pottier rapproche les *idées*, les *timbres* et les *propos*<sup>33</sup> si on ne lui adjoignait la permanence temporelle et thématique de l'échange le long de l'énumération.

---

<sup>30</sup> Rastier, (1996 (1987)) p. 9.

<sup>31</sup> Ibid, p. 12. Nous soulignons.

<sup>32</sup> Gurwitsch, 1957, p. 211. In Cadiot et Visetti 2001, p. 55.

<sup>33</sup> Pottier, 1992, p. 111.

La contribution de l'isotopie s'entend alors comme une *continuation/constitution* du champ, à l'image d'un courant amorcé par un haut potentiel<sup>34</sup>, et les lieux de passage de l'isotopie, qu'un regard statique nous présente comme des mots ou des lexies, sont des zones de conductance variable dont l'individuation est déterminée par ce passage.

Pour une sémantique textuelle, il importe de spécifier la « topographie » des passages de l'isotopie en restituant les lieux linguistiques qu'elle concrétise. On peut en fournir une représentation visuelle « isotopographique » dans laquelle on figure spatialement la relation entre sèmes inhérents (espace supérieur du schéma), afférents socialement normés (espace intermédiaire) et afférents contextuels (espace inférieur) En voici un exemple pour l'isotopie /clarté/ dans *Tristesses de la Lune* (Baudelaire) :

#### Tristesses de la lune

Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse ;  
Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins,  
Qui d'une main distraite et légère caresse  
Avant de s'endormir le contour de ses seins,

Sur le dos satiné des molles avalanches,  
Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons,  
Et promène ses yeux sur les visions blanches  
Qui montent dans l'azur comme des floraisons.

Quand parfois sur ce globe, en sa langueur oisive,  
Elle laisse filer une larme furtive,  
Un poète pieux, ennemi du sommeil,

Dans le creux de sa main prend cette larme pâle,  
Aux reflets irisés comme un fragment d'opale,  
Et la met dans son cœur loin des yeux du soleil.

NB : quelques indications pour justifier le passage de /clarté/ par les différents sémèmes :

'Lune' : cf. la phraséologie (« clair de lune »).

'seins' : faisceau massif de co-occurrences 'sein'/'blanc' dans la poésie lyrique du dix-neuvième siècle (notamment chez Gautier, Banville, Hugo).

'avalanche' : propagation syntagmatique (génitif) à partir de 'satiné'.

'yeux' : topos pétrarquiste plusieurs fois instancié dans *Les Fleurs du Mal* (cf. le sonnet *Flambeau vivant* (XLIII) : « Ils marchent devant moi, ces Yeux pleins de lumière ») ; cf. également le « Sonnet d'automne » (LXIV), qui précède *Tristesses de la lune* : « Ils me disent, tes yeux, clairs comme le cristal ». Cf. également les parcelles d'or qui étoilent les prunelles mystiques des « Chats », qui suit *Tristesses de la Lune*.

'floraisons' : propagation (structure comparative avec « visions blanches ») ; cf. également la connexion symbolique 'floraisons'--> 'étoiles' (topos ÉTOILES/FLEURS).

---

<sup>34</sup> Ce qui ne résout pas bien sûr le pourquoi de ce haut potentiel. C'est qu'on aborde toujours le champ avec des attentes, notamment génériques.

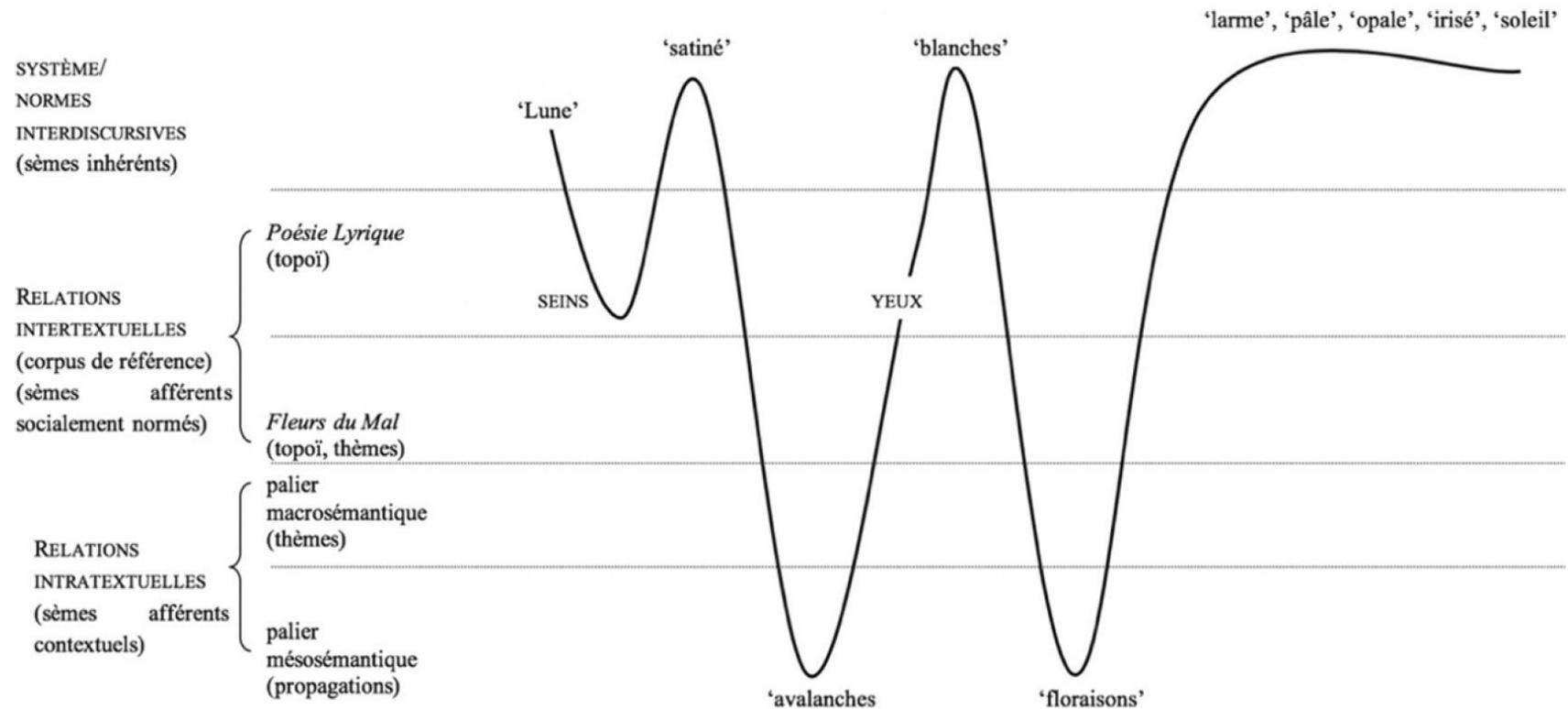


Figure 1 : isotopographie de /clarté/ dans Tristesses de la Lune

Ce schéma reste une simple transposition visuelle des gloses permettant de justifier les actualisations sémiques, mais on souhaite qu'il suggère la contribution du phénomène isotopique à la construction du sens, conçue, plutôt que sur le modèle d'une instanciation de types qui infusent leurs occurrences, sur celui d'une cinétique qui diffuse sur un champ concrétisant des zones du système.

#### 4. Isotopie et variation continue

Les propositions qui suivent explorent le principe 3 d'une théorie du champ. Pour rappel : « Présence d'un substrat continu : il s'agit d'une condition essentielle, notamment pour toute discrétisation, qui en est constitutivement tributaire ».

On entre dans la discussion en revenant sur le problème de *l'isotopie spécifique*.

##### 4.1. De l'isotopie spécifique à l'isotopie diasystématique

Outre le problème de la relation discontinu/continu, la solidarité sème/isotopie suscite une question lancinante : c'est que, en bonne intelligence structurale, la composition sémique du sémème doit être subordonnée à la classe de définition au sein de laquelle le sémème en question se voit interdéfinir avec d'autres sémèmes, le sème devant précisément s'entendre comme une qualification de cette relation : une identité qualifiée pour un sème générique, l'extrémité d'une opposition pour un sème spécifique. Une question<sup>35</sup> se pose alors immédiatement pour l'isotopie spécifique : comment un sème spécifique, entendu comme élément de stabilisation différentielle d'une classe, peut-il se retrouver identique à lui-même en un autre point de la chaîne syntagmatique, alors même que la différence qu'il marquera en ce lieu devrait en principe se lire dans une autre classe que celle qui a présidé à sa première identification ?<sup>36</sup> Appelons cette question le problème de l'*identité* du sème spécifique. Et notons immédiatement que dans certains cas une réponse possible consistera à reconnaître dans les sèmes spécifiques l'intervention d'un couple de sèmes macrogénériques traversant le taxème : en opposant 'bistouri' et 'scalpel' par /pour les vivants/ et /pour les morts/, on fait ainsi intervenir respectivement les faisceaux de dimensions [/instrumental/, /datif/, /vie/] et [/instrumental/, /datif/, /mort/]. Si une isotopie spécifique se trouve pouvoir être rapportée à ce cas, la question de l'identité du sème spécifique ne fait plus problème<sup>37</sup>. Mais ça n'est pas toujours possible : considérant par exemple, l'isotopie

---

<sup>35</sup> En réalité, au moins deux : celle que nous n'évoquerons qu'indirectement ici concerne la nature de la relation entre un sème générique et un couple de sèmes spécifiques dans une perspective d'*intégration*. Piotrowski reformule le problème de façon satisfaisante dans le cadre morphodynamique : l'opposition qualitative se schématise comme la stabilisation de la fonction *cusp*, cette stabilisation pouvant notamment s'interpréter comme le passage du générique au spécifique par bifurcation et conflit. Cf. Piotrowski, 1997, p. 206.

<sup>36</sup> A cette question, la réponse de Badir est radicale, puisque ça n'est pas seulement l'isotopie spécifique qui est remise en question, mais également le concept de sème spécifique : « Il est possible de faire porter aux composants du sens du texte, les *sémèmes*, la cohésion postulée par l'interprétation ; pour ce faire, il suffit d'entretenir entre eux de l'identité ; l'isotopie est une stratégie d'itération de l'identité à travers les sémèmes du texte. (...) L'identité dont se sert une isotopie porte un nom : c'est le *sème* ; et il faudrait pouvoir insister sur le fait qu'en dehors de cette capacité d'identité dans une interprétation effectuée à partir des sémèmes du texte, la notion de sème n'est d'aucune utilité. (...) Ces groupes de sémèmes, selon l'extension du rapport d'identité, se nomment *taxèmes*, *domaines* ou *dimensions*. Il va de soi dans cette perspective que les sèmes sont toujours génériques ; et que la notion de sème spécifique est contradictoire dans les termes » (Badir, 1999).

<sup>37</sup> Ce qui fait alors problème c'est que l'on ne peut plus conserver une compréhension absolument systémique du sème (en tout cas pas de tous les sèmes), où il émergerait comme frontière entre sémèmes, et dont la sémantique serait intégralement qualifiée par la qualité de ceux-ci : la nature transsystématique

/mollesse/ dans *Tristesses de la Lune*, on accordera que ce sème, spécifique dans ‘coussins’, n’a pas de valeur dimensionnelle.

Un détour par une question simple nous permettra d’avancer dans le traitement du problème : l’adjectif « spécifique » a-t-il le même sens dans les syntagmes « sème spécifique » et « isotopie spécifique » ?

Il semble que le rapport de *complémentarité* entre sèmes génériques et spécifiques, effectif dans l’analyse paradigmatique, se trouve reconduit dans l’analyse isotopique lorsque l’on qualifie de spécifique une isotopie qui ne pourra être rapportée à un *taxème* (isotopie microgénérique, p. ex. //couvert// dans « j’ai un couteau et une fourchette mais pas de cueillère »), un *domaine* (isotopie mésogénérique, p. ex. //sport// dans « L’ailier droit du football club de Lens suspecté de dopage par la fédération ») ou une *dimension* (isotopie macrogénérique, p. ex. //animal// et //animé// dans « Le hérisson insectivore n’est pas de la même famille que le porc-épic »). La difficulté immédiate est que, dans le domaine isotopique, la négation des types de généralité reconnus *n’implique pas* l’affirmation de la spécificité : notamment, le sème isotopant se trouve avoir des statuts très variables en fonction des lieux de passage de l’isotopie. Exemplifions : pour /clarté/ dans *Tristesses de la Lune*, si l’on peut estimer que /clarté/ est un sème spécifique de ‘blanc’ (qui l’opposerait à ‘noir’), que dire pour « yeux » ou pour « seins », puisque le passage de l’isotopie /clarté/ s’autorise ici de l’actualisation de topoï dans le discours poétique bien davantage que des taxèmes où se définissent ‘yeux’ et ‘seins’ ? De la même façon, si /mollesse/ peut être analysé comme un sème spécifique pour ‘coussins’, c’est bien davantage la mollesse des chairs rubéniennes qui autorise son passage par ‘seins’<sup>38</sup>.

Revenant à la question de l’isotopie spécifique, on se demande alors si l’on n’aurait pas plutôt intérêt à envisager la possibilité d’un autre type de généralité (i.e non-taxémique, non-domaniale et non-dimensionnelle), une généralité non-stabilisée au niveau des classes de définition, et dont la temporalité, momentanée, se confond avec celle d’une interprétation frayant des voies dans le feuilleté des niveaux d’abstraction de la langue (cf. l’isotopographie de /clarté/ ci-dessus).

Nous proposons d’appeler *diasystématique* ce type d’isotopies, et *systématiques* les isotopies taxémique (taxie), domaniale et dimensionnelle. Pour les isotopies systématiques, le problème de l’identité du sème ne se pose pas puisqu’elle est définitoire.

Si l’on en convient, il devient possible de revenir avantagement au problème initial, celui de l’identité du sème spécifique. Car dès lors que l’isotopie diasystématique est conçue comme manifestant un certain type de généralité, c’est elle qui devient garante de l’identité sémantique, quand bien même les valeurs qu’elle prendrait seraient localement différentes. En d’autres termes, la solution au problème paraît consister dans l’internalisation de la dialectique générale/spécifique au sein même de l’isotopie diasystématique, plutôt que de l’éclater sur des isotopies générales et spécifiques autonomes. On aurait en somme :

---

des dimensions implique en effet de leur conférer une valeur schématique, c’est-à-dire une sémantique que l’on retrouverait identique à elle-même dans les différentes classes qu’elles viennent bifurquer.

<sup>38</sup> Voir par exemple la première strophe des *Phares* : « Rubens, fleuve d’oubli, jardin de la paresse, / Oreiller de chair fraîche où l’on ne peut aimer (...) ».

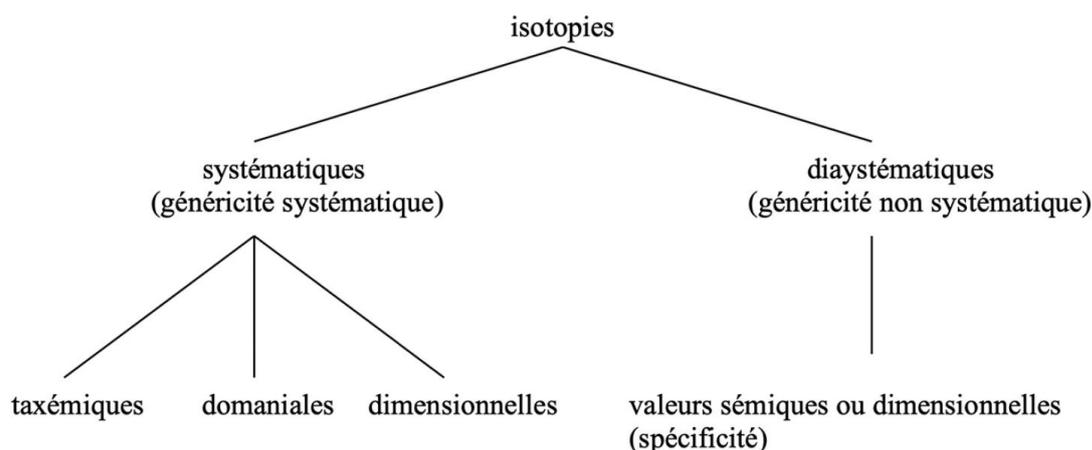


Figure 2 : typologie des isotopies

Or on dispose pour cette dialectique générique/spécifique de modèles perceptifs éclairants qui doivent pouvoir, *mutatis mutandis*, être récupérés dans notre cadre.

#### 4.2. Isotopie et gradients sémantiques

La relation entre générique et spécifique doit se comprendre comme une modalité de la relation fond/forme, et de même que l'enjeu d'une théorie du champ est de décrire l'unité des fonds et des formes, la relation entre générique et spécifique ne doit pas se concevoir comme la réunion ou l'intégration de grandeurs *indépendantes*. La question est ici celle de la relation entre le continu (générique) et le discontinu (spécifique), et plus précisément celle de l'émergence de discontinuités à partir d'un substrat continu. Cette question, ancienne, Husserl en traitait déjà dans la troisième *Recherche Logique* avec le concept de *discontinuité qualitative*, ainsi commenté par Petitot :

L'opposition de base oppose, d'un côté, les qualités sensibles localement « fusionnées » intuitivement (...) et, d'un autre côté, les qualités sensibles localement « séparées » intuitivement, c'est-à-dire « se détachant », « se scindant », « se séparant » des qualités locales voisines par une « délimitation ». Si l'on traite les qualités sensibles comme des *grandeurs intensives* possédant un degré, alors l'opposition entre fusionnement et détachement devient celle entre *continuité* et *discontinuité* : le fusionnement correspond à une variation continue du degré de la qualité considérée, tandis que le détachement correspond au contraire à une variation discontinue. L'idée essentielle est que l'extension spatiale *W* de la forme contrôlant les qualités sensibles qui la remplissent, il y a toujours variation continue dans l'extension spatiale, mais qu'à la traversée de certains lieux de discontinuités, les qualités subissent des variations brusques.<sup>39</sup>

En psychologie de la perception, dans le domaine visuel, Kanisza (1981) propose une description très proche pour rendre compte des effets de bord :

<sup>39</sup> Petitot 1992b, p. 28.

Un bord phénoménal correspond normalement à la frontière entre deux régions du champ visuel, stimulés par des rayons lumineux d'intensité ou de longueur d'onde différentes. La ligne le long de laquelle se produit ce changement de stimulation est le siège de forces ségrégatives qui tendent à maintenir séparées les deux régions. L'intensité de ces forces dépend du changement de stimulation d'une zone à l'autre, c'est-à-dire du gradient de luminosité, couleur, etc., à travers le bord. Si ce gradient est très raide, s'il y a un saut ou un changement très brusque de la stimulation, la séparation entre les deux zones est bien déterminée, précise et s'accompagne de contours phénoménaux nets. Au contraire, un gradient faible, correspondant à une variation progressive, en « dégradé », d'une stimulation à l'autre ne se traduira pas par un vrai contour phénoménal, mais par une transition graduelle d'intensité ou de tonalité entre deux zones.<sup>40</sup>

Quels sont ici les principes perceptifs généraux qui pourraient une description de la perception du sens ? Principalement, à notre avis, ceux de « qualité intensive » ou de « gradient d'une qualité » d'une part, et de « variation continue » ou « transition graduelle d'intensité » d'autre part.

Concrètement, cela peut consister à « incruster » des *gradients sémantiques* dans l'isotopie, gradients dont la variation permet alors de comprendre comment celle-ci, tout en conservant son *identité* et son *unité*, est le siège de *modulations internes* auxquelles correspondent les différentes valeurs sémiques ou dimensionnelles prises en un lieu du texte. L'isotopie /clarté/ prendrait ainsi les valeurs /pâle/, /blanc/, /transparent/, /irisé/, /éclatant/ en fonction de la variation d'un gradient intensif :

valeurs du gradient intensité sur /clarté/					
valeurs sémiques de /clarté/	/pâle/	/blanc/	/transparent/	/pâle/ /transparent/ /irisé/	/éclat/
lieux de passage de /clarté/	'lune'	'seins' 'avalanches' 'blanches' 'floraisons' 'opale'	'larme1'	'larme2'	'soleil' 'yeux'

Cette proposition appelle plusieurs remarques :

(i) D'un point de vue strictement formel, la relation entre l'isotopie et ses valeurs sémantiques est la même qu'entre un sème identifiant une classe et les sémèmes de la classe. En ce sens, l'incommensurabilité isotopie/sème est une variante de celle entre sème et sémème.

(ii) Il est tentant, et ce n'est pas tout à fait un hasard, de rapprocher nos propositions des modèles morphodynamiques en sémantique : l'isotopie s'interprète alors comme un substrat

<sup>40</sup> Kanisza, 1981, p. 175.

continu dont la variation en certaines de ses qualités (*i.e* les gradients) contrôle une dynamique sur un espace interne ; à la traversée de certaines valeurs (dites *catastrophiques*) des gradients, cette dynamique change de type qualitatif, ce changement se réécrit comme une discontinuité sur l'espace substrat<sup>41</sup>. L'avantage de cette schématisation est qu'elle propose une réelle intelligibilité pour le rapport sème/isotopie, fondant théoriquement (c'est-à-dire mathématiquement) le concept de sème :

Il faut donc (...) disposer avant toute chose de schèmes relationnels de catégorisation et définir les sèmes comme les unités de contenu définies par l'opération de ces schèmes sur la substance du contenu. Autrement dit, la fondation théorique de la notion de sème présuppose l'éclaircissement de la notion catégoriale d'articulation faisant passer du continu au discret par émergence du discontinu.<sup>42</sup>

Une fois interprétés les paramètres de contrôle, l'intérêt fonctionnel du schème est qu'il recèle un potentiel de différenciation qui stipule des lieux de discontinuités : en effet, faute de schème mathématique explicite, comment déterminer à partir de quel niveau de variation des gradients une discontinuité va apparaître sur le champ ? C'est bien là un manque dans la représentation proposée *supra*. Cependant, outre les réserves que nous avons formulées précédemment sur la question de la schématisation, l'essentiel reste pour nous que la valeur isotopique continue d'être une propriété globale du champ, même quand elle se spécifie dans des valeurs sémiques locales. C'est dire que l'isotopie et le sème sont tout à la fois dans un rapport logique de dépendance et perceptif d'accommodation. Zilberberg notait naguère :

Il n'y a pas d'abord des unités itérables et combinables pour ainsi dire par vocation : il y a une continuité analysable, c'est-à-dire susceptible de démarcation et de division et les unités obtenues, conformément à l'épistémologie saussurienne et hjelmslevienne, sont les aboutissants des procédures de délimitation décidées et les articulations proposées (...). Si l'on accepte le renversement de la perspective indiqué, l'isotopie se présentera d'abord comme une continuité et nous faisons dépendre l'identité de l'unité de sa répétition, comme si pour advenir il fallait revenir, comme si pour être il fallait rimer, comme si l'acte répondait seul de l'être. (...) Dès lors, le sème et l'isotopie sont la version ici extensive, là intense d'une même donnée (...). Le sème concentre la signification, l'isotopie la diffuse.<sup>43</sup>

Nous compléterions volontiers en ajoutant que le sème et l'isotopie sont la version ici *intensive*, là *extensive* d'une même donnée. Si l'on devait réduire un principe d'organisation du champ à une formulation logique, on dirait alors que l'opposition participative (/clarté/ vs /éclat/) est un principe structurant plus fondamental que l'opposition qualitative (/éclat/ vs /pâle/).

(iii) A propos des fonds sémantiques, Rastier note que :

Un fond sémantique ne se réduit pas à une isotopie, car il consiste en un faisceau d'isotopies. De ce fait, il n'est pas homogène mais comprend naturellement des irrégularités (pour un faisceau, les différences entre les isotopies, les ruptures ponctuelles et disparition d'isotopies). *Ces légères hétérogénéités permettent au demeurant de le percevoir.*<sup>44</sup>

---

<sup>41</sup> On trouvera une présentation très claire de la perspective morphodynamique en sémantique différentielle dans Piotrowski, 1997, pp. 167-210.

<sup>42</sup> Petitot, 1985, p. 206.

<sup>43</sup> Zilberberg, 1985, pp. 88-89.

<sup>44</sup> Rastier 2003a, p. 104. Nous soulignons.

Dans le prolongement de nos propositions, on considérera que cette propriété des fonds peut être étendue à la variation *interne* de chacune des isotopies. Ce principe d'hétérogénéité minimale comme condition de perception semble d'ailleurs avoir une portée générale, et on trouve un parallèle frappant avec les expériences de Metzger sur la phénoménologie du *Ganzfeld* (à propos de la perception visuelle d'une surface de couleur) :

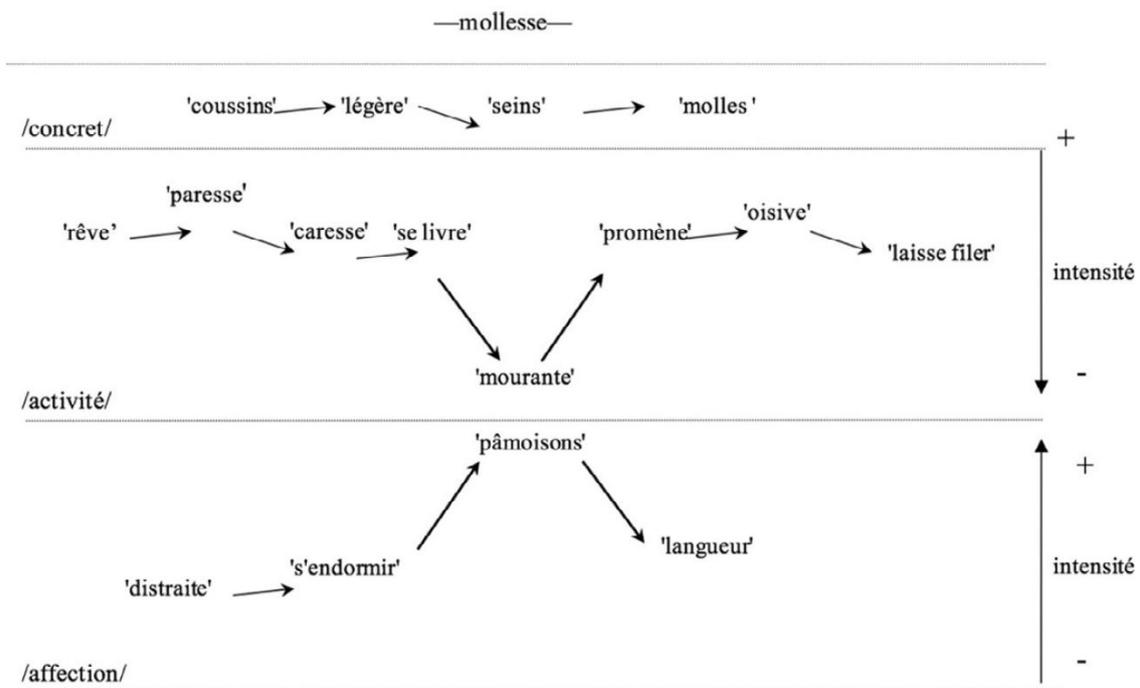
Pour qu'une surface soit correctement perçue, la stimulation doit nécessairement posséder un certain degré de complexité. Quand (...) la stimulation de la rétine est la plus élémentaire possible, c'est-à-dire constituée de rayons répartis de manière parfaitement homogène sur tous les points de la zone sensible, l'observateur ne perçoit pas une surface uniforme en couleur et en luminosité, qui correspondrait à la surface physique réelle qui réfléchit les rayons lumineux, mais c'est un phénomène complètement différent qui a lieu : le sujet se trouve immergé dans un océan de lumière qui paraît s'étendre sans fin dans toutes les directions. Ce n'est que lorsqu'il commence, l'intensité lumineuse augmentant, à distinguer les plus fines inhomogénéités de la paroi réfléchissante, que cette espèce de brouillard se dissipe graduellement, se « condense » et finit par adopter l'apparence d'une surface solide et placée à une distance définie de l'observateur (...) Pour que le champ visuel s'organise, il faut que la stimulation ne soit pas complètement homogène, mais qu'elle présente des discontinuités, des petites variations, qui correspondent dans notre exemple aux variations du coefficient de réflexion dues au grain ou à la microstructure de la surface physique. »<sup>45</sup>

Dans la perception sémantique, ces « discontinuités » correspondent ainsi aux valeurs sémiques prises par l'isotopie en des zones de localité du champ. Toutes les variations intensives ne manifestent cependant pas des contrastes significatifs. Pour nuancer l'exemple de /clarté/, un peu trop exemplaire parce qu'idéalement graduel, considérons les variations de /mollesse/, toujours dans *Tristesses de la Lune* :

NB : nous indexons sur cette isotopie les sémèmes et sémies suivants : 'rêve', 'paresse', 'coussins', 'légère', 'distraite', 'caresse', 's'endormir', 'seins', 'molles', 'mourante', 'pâmoisons', 'promène', 'langueur', 'oisive', 'laisse filer'.

---

<sup>45</sup> Kanisza, 1998 (1980), p. 174.



NB : L'isotopie /mollesse/ est ici transversale aux dimensions /concret/, /activité/ et /affection/.

Pour la plupart des valeurs, le gradient intensif qui module l'isotopie a une pente faible, et on estime les variations peu significatives. On observe en revanche un gradient plus raide pour 'mourante' sur la section /activité/ et 'pâmoisons' sur /affection/, que l'on considérera alors manifester des points singuliers de l'isotopie. On remarquera d'ailleurs que ces deux points singuliers, qui marquent un minimum sur /activité/ et un maximum sur /affection/ apparaissent dans le même vers : « Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons ». Bien sûr, il est toujours possible de convoquer d'autres dimensions pour dissimiler les valeurs indifférenciées du point de vue de la *mollesse* (/accessoire/ vs /partie du corps/ pour 'coussins' et 'seins', etc.).

(iv) L'introduction de gradients sémantiques pourrait également faire écho aux propositions *tensives* de Fontanille et Zilberberg : dans leur théorie, les valeurs peuvent être analysées sur l'espace défini par la corrélation des deux gradients (ou valences) *intensité* et *extensité* s'originant dans un sujet observateur, chacune de ces valences étant respectivement rapportée au *sensible* et à l'*intelligible*. Sans entrer dans une discussion détaillée, nous mentionnons certains points faisant explicitement contraste :

- *sensible/intelligible* : conformément au cadre général que nous nous sommes imposé, nous choisissons d'ajourner la question d'une éventuelle valeur méta-théorique pour le couple sensible/intelligible<sup>46</sup> : s'il vient à être mobilisé, c'est uniquement à titre descriptif comme catégorie sémantique dans une analyse concrète (/sensible/ vs /intelligible/).

- *intensité/extensité* : il nous semble que l'extensité a une valeur moins générale que l'intensité, dans la mesure où elle suppose déjà un cadre *spatial* de déploiement. On rencontre ici une variété de la question précédente, qui s'explique sans doute par les vieilles affinités philosophiques entre

<sup>46</sup> Que l'on trouve également en sémiotique sous la forme de l'opposition thématique/figuratif.

les couples sensible/intelligible, espace/temps, extérieur/intérieur<sup>47</sup>. Il reste que l'on confèrera plus volontiers une valeur métathéorique à l'intensité (indépendamment de son rapport au sensible) qu'à l'extensité ; sur ce point, nous suivons la tradition linguistique. Cependant, on n'exclut pas le cas échéant de pouvoir recourir à un gradient d'extensité. Par exemple dans cette strophe de Verlaine (*Après trois ans*) :

Les roses comme avant palpitent ; comme avant,  
Les grands lys orgueilleux se balancent au vent,  
Chaque alouette qui va et vient m'est connue.

l'isotopie —itératif— semble bien être modulée par une extensité croissante : 'palpitent' → 'se balancent' → 'va et vient'<sup>48</sup>.

Bref, l'intensité justifie d'une généralité suffisante pour transiter de l'objet à la théorie, ce qui semble plus discutable pour l'extensité.

• *corrélations* : l'intérêt de corréler les valences est de pouvoir décrire des corrélations *converses* (intensité + → extensité +) et *inverses* (intensité + → extensité -). Mais la réserve précédente sur l'extensité affecte pour nous la *nécessité théorique* de la corrélation : par exemple pour les isotopies /clarté/ et /mollesse/, les modulations sur l'intensité s'effectuent sans aucune corrélation avec l'extensité, et inversement pour /itérativité/ dans la strophe de Verlaine.

En d'autres termes, l'introduction de gradients dans notre perspective est principalement motivée par le besoin d'un intermédiaire fonctionnel entre isotopie et sèmes, et nous n'émettons pas d'autres hypothèses s'agissant de leur inventaire ou de leur éventuelle corrélation.

Ressaissons en deux points l'essentiel de notre compréhension du concept d'isotopie dans le cadre d'une théorie du champ :

1. Parce qu'elle est un principe de continuation du champ, l'isotopie nous permet de comprendre en quoi un texte est plus qu'une suite de mots ou de phrases. Mais en tant que le champ concrétise des lieux de la « langue », l'isotopie doit également être considérée comme un principe de rapprochement, et parfois de solidarisation, de zones non-connexes au sein d'un même niveau de systématicité et entre degrés de systématicités distincts. C'est ce que nous avons voulu figurer par la représentation « isotopographique ».

2. La conséquence immédiate de ce frayage diasystématique de l'isotopie est cependant l'impossibilité de lui reconnaître un caractère monotone : on doit au contraire prévoir de décrire des variations internes qui correspondent aux valeurs sémiques prises localement par l'isotopie ; dans certains cas, les gradients sémantiques permettent d'accéder à une métrique de ces variations. Pour ce deuxième aspect, le rapport entre l'isotopie et la question du continu peut se comprendre de trois manières (au moins) :

(i) Considérant la relation entre une isotopie et *une* de ses valeurs sémiques (p. ex. /éclat/pour /clarté/), nous sommes face à une variante de l'opposition générique/spécifique. Le continu isotopique doit alors se comprendre comme une forme d'indifférenciation, à l'instar de ce que l'on demande au fond sémantique dans la théorie du champ. L'intuition de ce rapport entre

---

<sup>47</sup> « C'est une vieille thèse de la philosophie que le clivage entre le monde et l'esprit est un clivage de l'espace et du temps. L'âme, on le sait, est déjà désignée comme complice essentiel du temps par Aristote ; chez Kant, le temps est la forme du sens *interne* ; chez Hegel le concept se reconnaît finalement comme la même chose que le temps ; chez Husserl, le flux intime du temps est l'élément de la consitution première sur laquelle toute la phénoménologie, comme déploiement du champ de conscience, repose. » Salanskis, 1996.

<sup>48</sup> Nous empruntons directement ces éléments à une analyse de M. Ballabriga : « Elaboration de l'interprétation du poème de P. Verlaine *Après trois ans* », document de travail.

l'isotopie et une de ses valeurs sémiqes serait finalement assez proche des propriétés du continu aristotélico-leibnizien tel que le présente Breger : « chaque point qui se laisse repérer dans un continu est intrinsèquement entouré d'une bouillie fluente dans lequel aucun point n'est différencié. L'absence [a priori] de points, le caractère d'écoulement et de fusion sont la propriété principale du continu »<sup>49</sup>. En des termes différents, hjelmsleviens, si l'opposition *extense/intense* évoque plutôt le rapport isotopie/sème envisagé sous l'angle du global et du local (point 1), ce même rapport considéré sous l'angle de l'opposition indifférencié/différencié est de type *extensif/intensif*.

(ii) Considérant la relation entre plusieurs valeurs sémiqes prises par l'isotopie (p. ex. /pâle/, /irisé/, /éclat/, etc.), nous sommes face à un phénomène de type graduel et il faudrait plutôt évoquer ici un *continu à seuils*.

(iii) Enfin, du point de vue de la modélisation, on pourra considérer la *variation continue* d'un gradient sur une isotopie. Le gradient est alors un paramètre de contrôle dont la variation, à la traversée de certaines valeurs seuils, provoque l'apparition de discontinuités (les sèmes) sur le substrat isotopique. Si on lui reconnaît certes une valeur heuristique, convenons cependant que ce dernier point de vue reste largement insuffisant pour rendre compte de la discontinuation du substrat, simplement parce qu'il est la plupart du temps impossible de fixer les valeurs seuils en se situant uniquement sur le plan du signifié. Autrement dit, l'espace de contrôle devrait être d'emblée sémiotique, et intégrer des paramètres du plan du signifiant.

### Références Bibliographiques

- ARRIVÉ M., (1973), « Pour une théorie des textes polyisotopiques », in *Langages*, 31, pp. 53-63.
- ARRIVÉ M., (1981), « Postface à Rastier 1981 », in Documents du G.R.S.L, III, 29, pp. 31-35.
- BADIR S., (1999), « Sème inhérent et sème afférent. Examen des critères théoriques dans la sémantique interprétative de François Rastier » in *Travaux de linguistique, sémantique, interprétation et effets syntaxiques*, 38, pp. 7-27.
- BALLABRIGA M., (2005), « Elaboration de l'interprétation du poème de P. Verlaine *Après trois ans* », document de travail.
- CADIOT P., VISETTI Y.-M., (2001), *Pour une théorie des formes sémantiques, Motifs, Profils, Thèmes*, Paris, PUF.
- GELAS N., (1976), « Sur la hiérarchie des isotopies », *Linguistique et sémiologie*, I.
- GREIMAS A. J., (1986 (1966)), *Sémantique structurale*, Paris, PUF.
- GREIMAS A. J., (1970), *Du sens, Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
- GROUPE MU, (1974), « Lecture du poème et isotopies multiples », in *Le Français Moderne*, 42, n°3, pp. 217-236.
- GURWITSCH A., (1957), *Théorie du champ de la conscience*, Paris, Desclée de Brouwer.
- KANIZSA G., (1998 (1980)), *La grammaire du voir*, Paris, Diderot.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., (1976), « Problématique de l'isotopie », in *Linguistique et sémiologie*, I.
- KLINKENBERG J.-M., (1973), « Le concept d'isotopie en sémantique et en sémiotique littéraire », in *Le Français Moderne*, 41, n°3, pp. 285-290.
- MISSIRE R., (2013), « Perception sémantique et perception sémiotique - propositions pour un modèle perceptif du signe linguistique », in *Texte !* vol. XVIII, n°2.
- MISSIRE R., (2014), « Semiosis textuelle, stratification du champ attentionnel et déstratification des plans du langage », *Documents, textes, œuvres : perspectives sémiotiques*, Ablali Driss, Badir Semir, Ducard dominique (eds). Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 351-365.
- PETTOT J., (1992a), *Physique du sens*, Paris, Editions du CNRS.
- PETTOT J., (1992b), « Matière, forme, sens : un problème transcendantal », in *Les figures de la forme*,

<sup>49</sup> Cité dans Visetti 2004.

- Gayon, J. Wunenburger J.-J. (Eds.), Paris, L'Harmattan.
- PEITOT J., (1985), *Morphogenèse du sens I*, Paris, PUF.
- PIOTROWSKI D., (1997), *Dynamiques et structures en langue*, Paris, Editions du CNRS.
- POTTIER B., (1992), *Sémantique générale*, Paris, PUF.
- POTTIER B., (1974), *Linguistique générale. Théorie et description*, Paris, Klincksieck.
- RASTIER F., (2003a), « Formes sémantiques et textualité », in D. Legallois (Dir.), *Cahiers du CRISCO, Unité(s) du texte*, Université de Caen, 12, pp. 99-114.
- RASTIER F., (2003b), « Les valeurs et l'évolution des classes lexicales », in S. Rémi-Giraud et L. Panier, *La polysémie ou l'empire des sens, lexique, discours, représentations*, Lyon, PUL, pp. 39-56.
- RASTIER F., (1996 (1987)), *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.
- RASTIER, F., (1991). *Sémantique et recherches cognitives*. Paris : PUF.
- RASTIER, F., (1989). *Sens et textualité*. Paris : Hachette université. RASTIER F., (1981), « Le développement du concept d'isotopie », in Documents du G.R.S.L, III, 29, pp. 5-29.
- RASTIER, F., (1972), « Systématique des isotopies ». In A. Greimas (ed.), *Essais de sémiotique poétique*, pp. 80-106. Larousse, Paris.
- ROSENTHAL, Victor, VISETTI Yves-Marie., (1999). Sens et temps de la Gestalt. *Intellectica* (28), pp. 147-227.
- SALANSKIS J.-M., (1996), « Continu, cognition, linguistique », in F. Rastier (Ed.), *Sens et Textes*, Paris, Didier. Disponible sur : [http://www.revue-texto.net/1996-2007/Inedits/Salanskis\\_Continu.html](http://www.revue-texto.net/1996-2007/Inedits/Salanskis_Continu.html) (consultée le 31 mai 2019)
- THOM R., (1983), *Paraboles et catastrophes*, Paris, Flammarion.
- VICTORRI B., FUCHS C., (1996), *La polysémie, construction dynamique du sens*, Paris, Hermès.
- VISETTI Y.-M., (2004), « Le continu en sémantique : une question de formes », in *Texte !* [en ligne]. Disponible sur : [http://www.revue-texto.net/1996-2007/Inedits/Visetti/Visetti\\_Continu.html](http://www.revue-texto.net/1996-2007/Inedits/Visetti/Visetti_Continu.html) (Consultée le 29 mai 2019).
- VISETTI, Y.-M, CADIOT, P., (2006). *Motifs et proverbes, essai de sémantique proverbiale*. Paris : PUF.
- ZILBERBERG C., (1985), *Raison et poétique du sens*, Paris, PUF.
- ZILBERBERG C., (1992), « Défense et illustration de l'intensité », in Fontanille J. (Ed.), *La quantité et ses modulations qualitatives*, Limoges, PULIM.